

Faut-il en finir avec la **nature**?

La question qui divise les penseurs de l'écologie

Le débat est vif, voire explosif. Certains intellectuels veulent enterrer l'idée de nature : nous sommes tous des vivants. D'autres ont besoin de la penser comme une extériorité pour la protéger

Les mots manquent parfois. Par exemple, pour qualifier l'étonnante éruption qui s'est produite à Rome, en 1992. A Pigneto, quartier populaire derrière la gare de Termini dont Pier Paolo Pasolini fixait la misère dans *Accattone* (1961), le terrain de la plus grande usine privée de Rome aurait dû devenir aussi le plus grand centre commercial de la ville. Mais les travaux ont percé la nappe phréatique dans laquelle puisait depuis des décennies la fabrique de soie artificielle. Aussitôt, un étang s'est formé, un mouvement militant s'est créé, et le Lago Bullicante est né. Trois décennies plus tard, le lac et son grand parc font figure de poumon au cœur de Rome. Sur place, on utilise un joli mot d'italien pour qualifier ce retour d'eau, d'arbres et d'animaux inattendu pour ce quartier habitué au béton et à la spéculation immobilière : on parle d'*insorgenza*. Un terme qui signifie à la fois « résurgence » et « insurrection ».

La langue française ne dispose pas de cette nuance pour qualifier cette irruption qui passionne d'autant plus une poignée de chercheurs à travers l'Europe qu'elle s'inscrit dans une constellation de résurgences similaires, du marais Wiels de Bruxelles au lac Vacaresti de Bucarest et à la carrière Liban de Cracovie, en Pologne. Au-delà du lexique, c'est une question philosophique que posent à leurs yeux le Lago Bullicante et son parc, où s'hybrident végétaux et squelettes industriels, car ils brouillent les cartes établies : sont-ils naturels ou artificiels ? Domestiques ou sauvages ?

Ces lieux inattendus désaxent les catégories, nourrissant un débat actuellement brûlant chez les penseurs de l'écologie sur un problème pourtant aussi vieux qu'Aristote : quelle est la nature de la nature ? La question a l'air théorique, mais la réponse est pratique – et surtout politique. Car la conception de ce qu'est la nature oriente la manière de la préserver : faut-il laisser ces espaces laissés vierges comme des sanctuaires, ou en faire des lieux de vie dans lesquels l'humain prend aussi sa place ?

Ces enjeux occupent une bonne part de l'actualité éditoriale. Rien que depuis la rentrée, on recense un essai polémique signé par le chercheur Fabrice Flipo, *Les Écologistes sans la nature ? Le faux ami Bruno Latour* (Textuel, 160 pages, 17,90 euros), ainsi qu'une *Méditation sur le concept de nature* (Climats, 208 pages, 21 euros), où Alain Badiou enfle le veston de professeur de philosophie en revenant à l'énigme essentielle : « Peut-on réellement définir la nature ? » A laquelle on pourrait en ajouter une autre : faut-il en finir avec elle ? Car ici se trouve le nœud qui divise fondamentalement, et parfois violemment, les courants actuels de l'écologie. De chaque côté de la ligne de partage se côtoient deux mouvances intellectuelles distinctes.

C'est au tournant des années 2000 que s'organise une première constellation marquée par deux grandes figures, le philosophe Bruno Latour (1947-2022) et l'anthropologue Philippe Descola. En 2005, ce dernier publie *Par-delà nature et culture* (Gallimard)

un ouvrage appelé à devenir incontournable en raison d'une thèse qui a fait date : le partage entre nature et culture n'a rien d'universel ni d'immuable.

Il s'agit simplement d'une manière de concevoir les êtres, spécifique à l'Occident moderne, autrement dit d'une « ontologie » singulière. *Par-delà nature et culture* conduit aussitôt à identifier ce « naturalisme » occidental comme le fondement d'une coupure, d'un dualisme entre la sphère humaine, d'un côté, et une nature conçue comme extérieure, de l'autre, censée être dépourvue de sensibilité et de conscience. L'hypothèse est anthropologique, mais son corollaire est politique : c'est cette conception d'une nature mécanique, vidée de toute dimension spirituelle, qui aurait rendu possible l'avènement d'un Occident industriel et colonial détruisant massivement son environnement.

LIGNÉE ÉCOMARXISTE

Dépasser ce dualisme pour penser le « nouveau régime climatique » a été la préoccupation de Bruno Latour. « Ce que nous regroupions sous le nom de nature quitte l'arrière-plan et monte sur scène. L'air, les océans, les glaciers, le climat, les sols, tout ce que nous avons rendu instable, interagit avec nous. Nous sommes entrés dans la géohistoire », avançait-il dans *Face à Gaïa* (La Découverte, 2015). A l'heure de l'anthropocène, cette ère où l'emprise humaine est devenue planétaire, la « nature » ne semblerait plus qu'un concept toxique, charriant avec lui des siècles de mépris et de destruction du vivant. « La crise de nos relations au vivant est une crise de la sensibilité », précisément causée par ce grand partage entre notre société humaine et une nature dévaluée, assénait le philosophe Baptiste Morizot en ouverture de *Manières d'être vivant* (Actes Sud, 2020), livre emblématique d'une « pensée du vivant » née dans le giron de Bruno Latour.

À L'HEURE DE L'ANTHROPOCÈNE, LA « NATURE » NE SEMBLERAIT PLUS QU'UN CONCEPT TOXIQUE, CHARRIANT DES SIÈCLES DE MÉPRIS DU VIVANT

UN TOTEM PRISÉ DES IDÉOLOGIES RÉACTIONNAIRES ET RACISTES.

DE « LAUDATO SI », la postérité retient qu'il s'agit d'un texte révolutionnaire. Il est vrai que l'encyclique du pape François (1936-2025), publiée en 2015, marque un tournant historique dans la doctrine de l'Église en théorisant l'écologie intégrale, fondée sur l'idée d'une « intime relation entre les pauvres et la fragilité de la planète ». De ce texte que le philosophe (et catholique) Bruno Latour (1947-2022) qualifiait d'« innovation prophétique », d'autres passages plus rigoristes sont rarement cités. « Puisque tout est lié, la défense de la nature n'est pas compatible non plus avec la justification de l'avortement », y affirmait par exemple l'ancien pontife.

La phrase renseigne sur les ambiguïtés du concept de nature, dont se réclament certains courants pour justifier une vision conservatrice, voire réactionnaire, au nom d'un ordre prétendu hiérarchique et immuable. Ainsi, l'idée de fonder une société traditionaliste conforme aux « lois de la nature » traverse les écologies d'extrême droite. Parmi elles, l'écofascisme, qui a notamment impré-

gné l'Allemagne nazie, a puisé dans l'une des figures pionnières et ambiguës de l'écologie, le savant prussien Ernst Haeckel (1834-1919), qui l'appréhendait comme une lutte où survivent les plus forts et disparaissent les plus faibles.

Pensée dite « ethno-différentialiste »

Une résurgence de cette approche émerge dans les années 1970, sous l'impulsion de la nouvelle droite emmenée par l'essayiste Alain de Benoist. Ce courant néopaien défend une pensée dite « ethno-différentialiste », c'est-à-dire guidée par l'idée que chaque peuple s'est développé en symbiose avec son territoire et où la société se trouve de ce fait dénaturalisée par le métissage et l'immigration.

Une pensée qui irrigue l'écologie identitaire du Rassemblement national, dont le programme pour l'élection présidentielle de 2022 affirmait : « Ce sont les populations unies par la longue durée de présence sur un territoire qui peuvent revendiquer leur complicité avec la nature, (...) et que le no-

bert. Ce dernier incarne une lignée nommée « écomarxisme », qui a émergé dans la nouvelle gauche américaine à la fin des années 1980 autour de la revue *Capitalism Nature Socialism*, et qui a exploité les potentialités écologiques de la pensée de Karl Marx (1818-1883). Si cette tradition est marquée par le productivisme industriel – qu'il s'agirait de détourner pour réaliser une abondance au service de tous –, une génération d'intellectuels s'efforce de penser une sortie du capitalisme qui libère aussi la nature. Mais, pour cela, il faudrait surtout ne pas liquider le concept.

C'est ce que formule le penseur suédois Andreas Malm, auteur controversé de *Comment saboter un pipeline* (La Fabrique, 2020), dans une charge virulente contre la galaxie Latour. Dans *Avis de tempête. Nature et culture dans un monde qui se réchauffe* (La Fabrique, 2023), l'auteur réaffirme « l'urgence d'un dualisme » pour séparer de nouveau ce qui relève de la société (le capitalisme à combattre) et ce qui lui est extérieur (la nature à protéger).

« UNE QUESTION POUSSIÉREUSE »

Car, pour ces courants, le dépassement de la scission entre nature et culture n'a pas seulement pour effet de rappeler à l'espèce humaine qu'elle appartient au monde animal. Elle a aussi pour conséquence de ne plus distinguer ce qui relève de l'artificiel et du naturel. Ce que n'aurait pas forcément démenti Bruno Latour lui-même : « En fin de compte, la distinction des humains et des non-humains n'a pas plus de sens que celle de la nature/culture », écrivait-il dans *Face à Gaïa*.

Un texte, en particulier, fait figure d'aveu coupable pour tous les détracteurs de celui que le *New York Times* qualifiait de philosophe français « le plus célèbre au monde ». En 2011, Bruno Latour signait un article en anglais intitulé « Aimez vos monstres : pourquoi nous devons prendre soin de nos tech-

sent sans retour. » Ecologie et racisme : ce lien se révèle particulièrement dans le colonialisme. Dans *L'invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Eden africain* (Flammarion, 2020), l'historien Guillaume Blanc documentait la façon dont le fantasme d'une nature vierge et sans humains a influencé la conception des parcs naturels en Afrique, qui ont donné lieu à des déplacements forcés de population.

De l'Amérique à l'Afrique, la vision d'une nature dégradée par des autochtones incapables de s'en occuper a aussi pu nourrir un « écoracisme » évoqué par Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher. Dans *Les Révoltes du ciel. Une histoire du changement climatique XV^e-XX^e siècle* (Seuil, 2020), ces deux historiens montraient comment ce discours fut notamment prégnant dans l'Algérie française, où la présumée décadence arabe était vue comme la cause d'une dégradation par négligence de ce « pays jadis prospère et désormais stérile », à qui la France seule pouvait rendre sa grandeur écologique. ■